

La république des écrivains

Guyline Massoutre

Number 235, Winter 2011

Enjeux de la laïcité II : la laïcité au regard du littéraire

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/62018ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Spirale magazine culturel inc.

ISSN

0225-9044 (print)

1923-3213 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Massoutre, G. (2011). La république des écrivains. *Spirale*, (235), 45–47.

La république des écrivains

PAR GUYLAINE MASSOUTRE

Je me réjouissais que nos religions vagues et vénérables, décantées de toute intransigeance ou de tout rite farouche, nous associassent mystérieusement aux songes les plus antiques de l'homme et de la terre, mais sans nous interdire une explication laïque des faits, une vue rationnelle de la conduite humaine.

— Yourcenar, *Mémoires d'Hadrien*

La laïcité est un abrégé plaisant de tous les paysages. « *Morne plaine* » annonçant la défaite, comme le disait Hugo en exil ? Aux célèbres batailles de la littérature et de la politique a succédé un doute contemporain : doit-on défendre l'homogénéité sociale ? En 2003, Jacques Rancière formulait cette conscience transversalement : « *La question est de savoir si l'on guérit par la confusion consensuelle des concepts la confusion communautaire des sentiments.* »

« LA LITTÉRATURE EST-ELLE UNE RÉPONSE ? »

Non sans quelques détours, la lecture de deux œuvres contemporaines, de Pierre Michon et Richard Millet, issus d'un même terroir, vérifie que l'égalité dans la différence, vertu citoyenne, s'y présente comme une affirmation libérale d'écrivains solidement dotés de l'arme symbolique, la parole critique s'abattant en terrains nettement différenciés. À l'aune de nos convictions figure toutefois celle de Bergounioux (*Agir écrire*, 2008), l'ironie qu'il emblématise chez Faulkner comme « *le désaveu implicite* », opéré dans la prose européenne depuis la Renaissance, « *des successives mentalités régnantes, de l'arbitraire royal, de l'esprit de lucre bourgeois* ».

« EN QUOI CELA CONCERNE-T-IL LE PORT DU VOILE ? »

C'est que le verbe littéraire est désormais paganisé, à tel point qu'en examiner les corpus sous l'angle de la laïcité est une redondance : le livre-esprit-vérité accomplit sa promesse de se faire corps, ayant fracassé les idéalités sur la réalité, tant l'écrivain refuse l'homogénéisation, la transparence et les lectures à clé. Aussi la littérature endosse-t-elle un paradoxe, celui de reconduire « *l'auto-démonstration infinie des pouvoirs de clôture du secret*

littéraire » (Rancière, *La Chair des mots*) à partir même de ses engagements.

On ne conçoit plus qu'au nom de vérités ontologiques, d'un arbitraire ecclésiastique, politique ou policier, les distinctions langagières limitent l'empire du sujet. Coïncidant peu ou prou avec ses personnages, le romancier traite avec ceux-ci d'égal à égal, qu'ils prônent la guerre civile comme chez Millet, ou les chapelles historiques comme chez Michon. Chacun s'y sent le droit d'y revendiquer ses moments de bonheur collectif dans la communauté de son choix. Rappelons que cette humanité a tous les visages : « *Pour toutes les marmottes, tous les campagnols, tout ce que, sur cette terre, menace et terrorise la race humaine* », lance en exergue Arundhati Roy (*L'Écrivain-militant*). Mais quelle solidarité de principe tire-t-on de cette modernité intransitive, parole de témoignage, justice et liberté ?

Croire est à la pensée ce que raconter est à l'expérience humaine : une régulation des perturbations du connaître. Aventure de l'inquiétude, croire entraîne le conflit de valeurs et, partant, le contrôle social, dont la littérature redistribue les effets sensibles. Refusant l'exclusion née des errances et des délits, loin donc des maisons de force, la communauté sympathique des personnages tricheurs, gyrovagues et troublions ouvre-t-elle toujours son paradigme aux séditieux, gêneurs et réprimés d'aujourd'hui ?

Avec son faible pouvoir d'emprise sur le monde réel, la littérature reconsidère sans trêve les faits établis. À partir de Proust, quand l'expérience se fait art, que l'événement de conscience affective transforme le monde extérieur non en ce qu'il a été, mais dans ce que le silence de sa perte permet à nouveau d'édifier, l'espace et le temps communs se reconfigurent. Ce charme aristocratique tient moins à la chambre forte d'une banque qui l'a vu naître qu'à la promotion des êtres obscurs dont Michon, par l'extase qui dissout les hiérarchies, communique à son tour la vitalité rimbaldienne au rêve démocratique des petites gens.

Ainsi, l'éternité de l'anonymat et de l'oubli subit régulièrement de nouveaux dévoilements. La laïcité littéraire n'offre alors que des ruptures symboliques dans l'ordre social.

« ET LE PORT DU VOILE? »

Autre moment fort, quand, sous la lumière changeante d'une formation jésuite irlandaise, l'odyssée joycienne absorbe la littérature occidentale dans sa narration diffractée, ce subjectivisme s'appuie non sur un tumulte armé, mais sur le chaos des pensées, joies, colères, plaisirs, désirs d'un quidam juif. Pure intensité du visible, du collectif et du culturel, cette farce métropolitaine se rit de la renaissance dublinoise et des lettres anglaises. Joyce, récrivant *La Divine Comédie*, sécularise le spectacle du romancier. La littérature peut enfin choisir : céder à « *l'immonde parade culturelle dont les multiples fanfares rythment autant de formes de dressage* » (Annie Lebrun, *Du trop de réalité*) ou renvoyer ce patrimoine formidable à la somme des égarements qui obscurcissent la jubilation joycienne, son œil déjà mort.

« ET LE VOILE? »

Cette désintégration du bien commun au profit du monde commun s'accéléra après l'ouverture des camps. La littérature se désintégra en même temps. Devenu responsable devant l'humanité, l'écrivain transférait ses valeurs nationales à la collectivité humaine (Sartre, première Conférence générale de l'Unesco). Époque des comptes à rendre, aussi vaine que la prose devant celle des offenses aux droits humains — « *nommer une chose c'est la transformer* » (Jean-Paul Sartre, *La responsabilité de l'écrivain*) valait mieux qu'étouffer de « *la bonne conscience littéraire* ». On mit Céline à l'ombre et Beckett partagea sa puissante dérision à propos de l'humain. Certains rescapés de la Shoah, des camps, des goulags vinrent hanter la littérature, mais leur malheur s'avéra incapable de dissoudre les arrogances prédatrices. On le savait déjà : au-delà du cynisme, l'innommable du langage pointait la mort volontaire dans l'homme, principale vérité à affronter.

Chaque fois qu'il survient, ce dévoilement surplombe les conflits d'intérêt, de valeur, de genre. C'est pourquoi « *Écrire est, à la limite, ce qui ne se peut pas, donc toujours à la recherche d'un non-pouvoir, refusant la maîtrise, l'ordre et d'abord l'ordre établi, préférant le silence à une parole d'absolute vérité, ainsi contestant et contestant sans cesse* » (Maurice Blanchot, *Écrits politiques*). Une littérature de l'indignation a ainsi vu le jour, confondant croyants, incroyants et agnostiques. D'*Une journée d'Ivan Denissovitch* de Soljenitsyne à *Syngué sabour. Pierre de patience* de Atiq Rahimi, la littérature n'aura liquidé aucune volonté immonde, mais la fiction détache, sans l'atteindre, la charge mortelle du réel conflictuel, chaotique et opprimant.

« LA LITTÉRATURE LAISSERA-T-ELLE LA COLLECTIVITÉ À L'IMPURETÉ DE SES DÉBATS? »

À juste titre, on lui reproche son équivoque, par exemple de s'appropriier les registres de la brutalité et de la destruction. Dans *Confession négative* de Richard Millet, ce « *vouloir prométhéen de la civilisation occidentale* » semble réduire le conflit des hommes au constat des faits, tandis

qu'il « *abandonne à des hommes diminués l'invention de son sens* » (Bergounioux, *Agir écrire*). Esclaves dans les ténèbres de la foi, les personnages retrouvent crises organiques, affolements et bestialités.

Mais qui croirait que *L'Espoir* de Malraux, *Pour une juste cause* de Vassili Grossman ou *Tombeau pour cinq cent mille soldats* de Pierre Guyotat ont été écrits par des anges? Pouvait-on espérer que la chair souffrante de Bacon, les visages torturés d'Artaud, la crucifixion peinte par Beuys ou par Picasso, disent plus ou moins que l'œil du photographe, portant à Pékin son objectif sur le dépeçage, la torture et la crucifixion d'un assassin, photos commentées par Georges Bataille, puis par Susan Sontag comme l'extase extrêmement indicible du ralenti dans la mort?

De là ce plaidoyer de Yourcenar pour une laïcité humaniste, comme mode d'intelligibilité qui distancie toutes les formes de domination. « *Qui, même en prose, et dans un récit plusieurs fois répété, pourrait dire tout ce que je vis de sang et de plaies? Aucune langue qui ne défaille, à cause des bornes et de notre idiome, et de l'esprit, trop étroits pour tant contenir.* » Ces mots de Dante, dans *La Divine Comédie*, décrivent l'enfer. Goya n'empêche pas Timisoara; mais peignant *Saturne dévorant un de ses fils*, ne désarme-t-il pas d'avance tout propos lénifiant sur l'histoire et ses institutions?

« OÙ SONT LES QUERELLES DE CLOCHER D'ANTAN? »

Un universalisme abstrait découle de ces œuvres littéraires. Si les mots de liberté et de démocratie résonnent dans « *une culture politique pleine* » et « *une forme politique vide* » (Pierre Nora, dans *Dictionnaire critique de la Révolution française*, de Furet et Ozouf), au « *pays de la littérature* » (Pierre Lepape) la relation désabusée de l'écrivain au politique, aussi dite « *laïcisation poétique du sentiment religieux* », demeure marquée par cette poétique catholique. L'apologie républicaine, alanguie de conservatisme, perdure dans l'héritage précité. Pourtant, même dans la formule de Blanchot, « *Demain, ce fut Mai : le pouvoir infini de détruire-construire* », la fidélité critique d'un écrivain, oxymore de sa présence au monde en suspens, infirme l'indifférence du littéraire au politique. Ce non à l'indifférence, ce slogan se lisait aux signatures d'un autre manifeste de 1968, celui de l'écrivain tchèque Ludvik Vaculik, où la fraternité en lutte égalait « *la clandestinité à ciel ouvert* ». Et, pour la Québécoise Marie-Claire Blais, la seule universalité contemporaine est la toile instantanée des pensées, et le chaos qui règne sous cette toile sera combattu pièce à pièce par les militants des Droits humains.

Pour qui a connu génocide, carnage, esclavage, totalitarisme, razzia, lapidation, expédition punitive, abus et sévices, tirs de sniper, paroxysmes de la guerre civile, l'universalité des Droits humains ressemble à la gestion d'un parc de loisir. Millet a voulu l'ébranler en prenant fait et cause pour les chrétiens du Liban contre les musulmans armés. C'est pourtant dans la société civile que la réparation laïque trouve le mieux son sens. Même si le terme de

laïcité relève de « *la condensation subséquente des faits en concepts* » (Harendt), son principe désamorçait l'argument religieux, ethnique, national, historique du discours politique. Réparation en droit dans un monde déprécié : « *Quelque chose de la promesse chrétienne survit, ne serait-ce que négativement, dans la manière occidentale, moderne de comprendre la vie* » (Thierry Hentsch, *Raconter et mourir*).

L'idéalisme était épuisé que certain général expédiait encore, au début des années quarante, le jésuite Hertel, professeur et écrivain montréalais en voie de laïcisation, faire du ministère au Nebraska. Faut-il y discerner le *coup de dé* mallarméen, simple geste posé dans l'écart de ce qui le fait exister, « *la profondeur non maniable, non vivante, celle de l'imaginaire* » (Maurice Blanchot, *L'espace littéraire*) ?

Reconnaissons leur lutte souterraine : les écrivains ont mis fin aux mirages de la traduction ; ont écrit en fragments ; ont pensé la fin des universaux ; Blanchot a même dit l'aversion des écrivains à devenir « *un buisson de questions* » : « *nous parlons toujours de thèmes, de questions, mais sommes-nous sûrs que le "monde" soit thématizable ?* » Sa question distinguait sans relâche l'énigme du for intérieur et celle du dehors, l'énigme publique. L'écrivain alors recommença. Il ressaisit l'origine sans le concours des dieux.

« AINSI VA LA LITTÉRATURE ? »

De Julien Sorel aux *Vies minuscules* de Michon, l'humanité picaresque, roublarde, impulsive, vaniteuse, orgueilleuse, cochonne, fantasque, en la personne d'un abbé, d'un saint ou d'un prélat comme d'untel petit peuple limousin, touche aux racines mythiques sur lesquelles ladite culture paysanne est fauchée : « *les meutes plaintives et tueuses de la plèbe éternelle, aboyant : et au travers de ces aboiements, personne n'entendait plus rien* » (Michon, *Les Onze*).

Regret ou sarcasme ? Dans le ciel vide de la laïcité, la profondeur noire de la dissipation humaine a des allures inacceptables, fanatiques, inexplicables — « *parce que tout cela est nocturne, caravagesque ou shakespearien, crapuleux* » (Michon). Le marathon des lectures redistribue alors les rôles : cet héritier de l'empathie démocratique se souvient des oubliés, des perdants et il fait don à chacun d'une part de vie éternelle.

Et Millet ? Enchantés eux aussi, vraiment, ces lourdauds qu'il transplante du plateau de Millevaches, qui pour tenir la pelle dans les canaux orléanais, qui la truelle aux égouts parisiens, qui la mitraille libanaise ? Ces abrégés du temps se dressent rarement face à leurs contempteurs. L'innocence du mythe veut que ses acteurs tombent en poussière dans la légende. Aussi ni l'un ni l'autre écrivain n'a besoin d'académie pour absoudre les nombreux

défauts de ses personnages, voilés de moralité. Car c'est la langue idéalisée de la littérature qui permet *Les Onze* de Michon, et ce peuple ceinturé d'art rejoint guillotinateurs et têtes coupées de la Révolution, alors que revivent les saints des cathédrales, le sourire infini des Christ de pierre, les descentes de croix... et les gargouilles. Mais loin de

Pour qui a connu génocide, carnage, esclavage, totalitarisme, razzia, lapidation, expédition punitive, abus et sévices, tirs de sniper, paroxysmes de la guerre civile, l'universalité des Droits humains ressemble à la gestion d'un parc de loisir. Millet a voulu l'ébranler en prenant fait et cause pour les chrétiens du Liban contre les musulmans armés.

Michelet. Michon jubile et blasphème dans un deuil joyeux : « *Là où le soir enfin se délivre de soi* », ses héros pouilleux rejoignent l'égalité parfaite, rédimés tel ce dormeur « *disposé dans une ferveur, dans une adoration du monde où il ouvre son étrange paix* » (Jean-Luc Nancy, *Tombe de sommeil*).

Égalité sans passion agissante, communauté sans conflit ni tension, inerte et ralentie, respirant parmi les plantes et les créatures, l'histoire de ces « *vies minuscules* » offre aux cercueils de plomb le démenti des vestiges, semblable aux fresques minoennes, le temps qu'une sérénade littéraire leur est jouée.

QU'ON LISE les œuvres de Michon et de Millet, phares de Gallimard et de Verdier : ils vivent la liquidation de leur culture ancestrale sans la regretter. Pourtant, devenus « *filis de leurs œuvres* », comme l'écrit Michon de Rimbaud, quels que soient leurs conflits d'opinion leur culture chrétienne demeure unifiée. Si, à considérer la communauté problématique, comme dans *La confession négative* de Millet, l'écrivain met les mirages de l'intériorité dans les beaux draps de la laïcité ; et si, chez Michon, la laïcité fédère les « *modérants* » et les « *exagérés* », une question demeure : qu'a-t-on caché sous les valeurs transcendantes ? Tous ces citoyens « *défanatisés* » ou « *régénérés* » selon les caprices d'un « *pouvoir absolu sans parapet* » répondent : *De grands maux sous les mots...*

De Bergounioux, encore ceci : « *Comme toute religion, celle des lettres s'appuie sur une hiérarchie, celle des écrivains, dont on constate, après coup, qu'ils avaient vocation à se faire les interprètes de leur temps parce qu'ils en avaient l'expérience idéale-typique. La littérature ne naît pas d'elle-même. C'est au monde qu'elle emprunte sa substance* » (*Deux écrivains français*, 2010). Le comble de l'histoire serait qu'ils entrent joyeusement dans une seule chapelle qui célèbre la terre. †